

# CARNET DE BORD CROISÉ

PAR MARION DINART

(...) nous lui servions un plat de pâtes et lui faisons découvrir la joie du fromage qui fond sur la sauce brûlante alors que lui revenaient les premiers souvenirs, pourtant enfouis de nombreux mois: les pâtes, nous dit-il, il les mangeait durant sa traversée du désert. La puissance évocatrice de ce plat-là fit émerger en lui des bribes d'une ancienne vie qu'on appelle froidement « le parcours migratoire ». C'est pourtant sa vie et son histoire, cela fait partie de lui et il nous le partage: il se met donc à raconter cette traversée infinie et les conditions indicibles qui en ont émaillé le chemin, tout en mangeant tranquillement ses pâtes, qu'il semble grandement apprécier. Les enfants écoutent bouche bée, pas très sûrs de tout comprendre. Nous non plus. Mais son récit est là, mêlé à nos spaghettis, et nous faisons face en improvisant du mieux que nous pouvons, gérant à l'instinct nos émotions, leur contrôle, les questions rationnelles mais oh combien précises de Thibaud (neuf ans) et les regards en coin de Théo (quinze ans) surpris et probablement secoué.

Et c'est ainsi que, de temps en temps, les vannes de sa mémoire s'ouvrent sans que nous ne les voyions venir: c'est une vision fugace, un souvenir surgi, une odeur diffuse qui font couler les mots de Nataniel. Nous accueillons son récit comme nous l'accueillons lui, bras ouverts et parfois giflé en pleine figure.

Le reste du temps, il s'immerge, se plonge, se fond dans notre vie de famille. Cela se fait petit à petit. Nataniel découvre que nous partageons, hormis nos repas, nos journées, nos rencontres, nos émotions, bref c'est toute notre vie de famille qui s'ouvre à lui. Et Nataniel qui s'ouvre à nous. (...)

***Carnet de bord croisé,***  
**Marion Dinart, L'Harmattan, 2019**

**Version électronique:**  
**editions-harmattan.fr**



C'est un récit intime à deux voix que nous livre Marion Dinart, dans son *Carnet de bord croisé*. Le récit d'une histoire commune qui démarre un jour de novembre 2016, lorsqu'un Nataniel hésitant, circonspect, pénètre pour la première fois chez elle accompagné de son éducatrice. Une histoire en « je », parce que Marion Dinart n'avait pas prévu d'en faire un livre, mais plutôt de mettre à distance les émotions et les interrogations que l'arrivée d'un jeune mineur non accompagné au sein de sa famille a provoquées.

« Autour d'une même scène, nous avons des lectures différentes et il avait beaucoup de choses à dire », nous explique l'auteure. Ils avaient un projet commun, mais pour lui, ce n'était pas le moment, il avait d'autres priorités: apprendre le français, trouver une voix d'apprentissage, découvrir la vie à Genève, les copains, les petites amies. « Et tellement de choses à absorber qui n'attirent plus notre attention ».

Alors Marion Dinart a pris le parti de raconter pour deux. D'entrecroiser les regards et les temporalités. Son récit de ces deux années durant lesquelles elle, son compagnon, ses deux enfants vont apprivoiser et accompagner Nataniel jusqu'à sa majorité. Et le récit du parcours de cet enfant parti de nuit d'un petit village d'Érythrée, malgré la promesse faite à sa mère de ne pas partir. Il n'avait que 13 ans. « Je les ai vus menacer mon père, le frapper, ils ont fait pareil avec moi. Je ne resterai pas, même si j'ai promis. » Un parcours reconstitué par l'auteure à mesure des évocations de Nataniel aux moments les plus inattendus (extrait). Deux ans de voyage, d'amitiés nouées et dénouées, d'expériences extrêmes, traumatisantes, à travers le désert, la Libye, la Méditerranée; puis la Suisse et Genève, et son séjour au foyer de l'Étoile. Jusqu'à ce jour où il a sonné à sa porte.

L'auteure raconte avec une plume imagée des scènes partagées de la vie quotidienne, où l'absurde confine avec l'humour. Elle dit

ses doutes, interroge ce rôle de « maman d'accueil » que la vraie maman de l'adolescent cherche à lui confier. Son livre ne masque pas les difficultés que représente l'irruption dans une « famille urbaine occidentale » d'un adolescent venu d'ailleurs, parfois imbu d'une toute-puissance propre à son âge et à son parcours, parfois désespéré face à un monde qui lui est inconnu et qu'il s'agit pour lui de décoder. L'auteure dit aussi tout ce que Nataniel leur a apporté en termes de valeurs, d'ouverture, de remise en question sur nos propres tabous. « Nous, adultes, sommes gênés de dire ce qui se fait, ou pas. Nataniel était avide d'explications, que l'on mette des mots sur les choses, parfois les plus basiques », explique Marion. Certaines scènes, au demeurant très drôles comme celles de l'entrée à la piscine ou de l'interphone, révèlent les implicites et automatismes dont nous n'avons même pas conscience. « Ce qui frappe, c'est la reconnaissance du jeune à qui l'on parle, explique, décrit: il y a enfin quelqu'un qui ne craint pas de dire ». Une gratitude qu'expriment les yeux de Nataniel, lorsque, en explicitant certaines attentes, l'adulte lui donne les clés pour agir « juste ».

La force de ce récit réside autant dans la posture et la sensibilité de l'auteure que dans les réflexions qu'elle apporte, à partir de situations très concrètes, sur la façon d'accueillir ces jeunes mineurs non accompagnés en Suisse, de les former et de leur offrir un avenir. Très bien écrit, il rend hommage à ces familles-relais qui ont essaimé à Genève et ailleurs, ouvrant leur porte, et leur cœur comme le dit Marion Dinart, à ces adolescents.

**SOPHIE MALKA**

À Genève, 128 jeunes sont actuellement en contact avec une famille-relais pour un repas, des activités communes. Le projet est géré par le Service social international et l'Association des médiatrices interculturelles ([amicge.ch](http://amicge.ch)).

En savoir plus : <http://solidarity-young-migrants.ch/fr>

# AILLEURS PAR ALAN TITO MABIALA

« Ailleurs » est un livre qui arpente les rues, les métros, les ascenseurs, les trains suisses. Alain Tito Mabiala arrive admirablement à nous faire revivre ces interactions qui font l'espace public au quotidien. Cette panne de métro où l'angoisse claustrophobe envahit subrepticement l'espace. Ou encore ces regards à peine échangés lorsqu'un homme vêtu misérablement hausse le ton dans un soliloque individuel. Mais toute l'originalité d'« Ailleurs » repose sur la perspective donnée. Le protagoniste est un homme migrant en quête de protection qui, « au pays des droits de l'homme », échoue au régime de l'aide d'urgence durant des années. Car sans le dire vraiment c'est de son vécu en Suisse dont traite Alain Tito Mabiala, le journaliste qui a dû fuir son Congo natal.

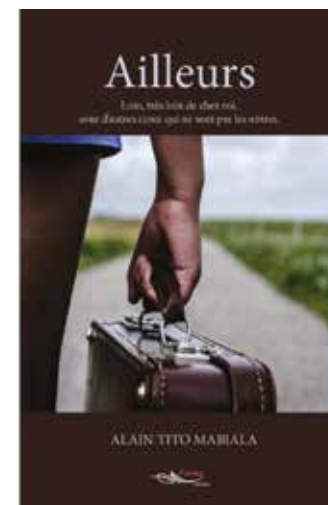
## Loin, très loin de chez soi, sous d'autres cieux qui ne sont pas les nôtres

La lecture dévoile le regard acerbe, mais non sans humour, de l'auteur. Il décrit le fossé qu'il voit se creuser entre lui, l'immigré, et les autres. Au fil d'une quinzaine de nouvelles, le recueil fait résonner les voix des professionnels qui s'adressent au protagoniste en le tutoyant, pose un regard intrigué sur les autres personnes qui, comme lui, détonnent au quotidien, comme ce maître de yoga qui se fait lécher par des chats sur un parking en bitume ardent. Mais suit aussi le regard du protagoniste qui se perd au fond de ce tunnel sans lumière, « dans mon palace de Préverenges sous la terre humide ».

Dans l'espace public, l'homme croise, effleure, dialogue avec des femmes qui régulièrement réveillent ses pulsions sexuelles. Cet aspect de l'écriture dérange car celles-ci sont alors réduites à une enveloppe charnelle excitante. Est-ce l'expression du fait que le sentiment d'exclusion est si dévastateur qu'il l'excluerait de sa propre condition humaine? Ressentir ces désirs intenses comme une forme d'affirmation de l'être? Similairement, sa découverte de la consommation de Marijuana est poétiquement décrite comme un moment de liberté face à ce qui, petit, lui avait été défendu et qui aujourd'hui lui permet de s'échapper... ailleurs, loin de son amère réalité.

« Ailleurs » donne donc à voir, à sentir, à entendre et à ressentir des sentiments très intimes sans pudeur ou censure d'un homme exilé qui se voit dépérir devant nos yeux aveugles par manque de considération, de respect et de reconnaissance.

**GIADA DE COULON**



*Ailleurs*, Alain Tito Mabiala, 5 Sens Éditions, 2019

# À L'ANCRE DES RÊVES

*Je suis au pays avec ma mère* nous accueille dans la vie intérieure de Cédric, adolescent en exil. Une collaboration entre la psychothérapeute Irène de Santa Ana et la dessinatrice Isabelle Pralong. La BD est sélectionnée au Festival d'Angoulême.

Tout commence par une histoire de voisinage. La psychothérapeute Irène de Santa Ana parle avec la dessinatrice Isabelle Pralong: elle a aimé sa bande dessinée intitulée *Oui mais il ne bat que pour vous*. Elle-même a écrit un article sur un jeune exilé dont le procédé – rêve réalité et dedans-dehors – est le même que celui de la bande dessinée. Elle le lui confie. Six mois plus tard, après avoir lu l'article, Isabelle Pralong contacte Irène de Santa Ana. Ensemble, pendant trois ans, elles vont dessiner et écrire *Je suis au pays avec ma mère*.



*Je suis au pays avec ma mère*, bande dessinée, Irène de Santa Ana et Isabelle Pralong, Atrabile, 2019

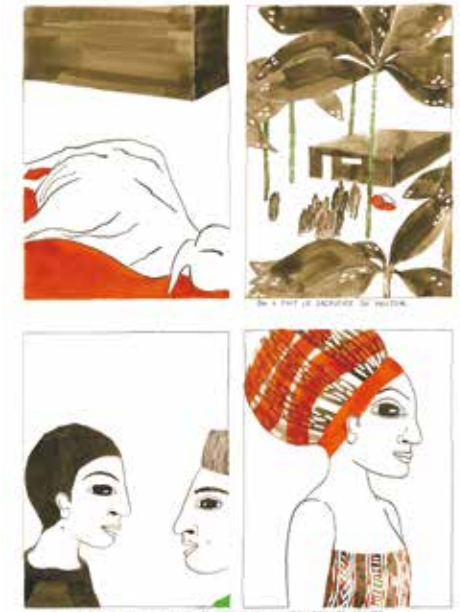
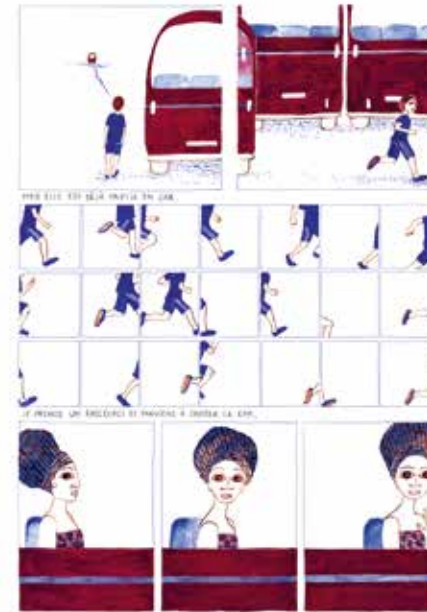
Mais peut-être que tout commence par un travail thérapeutique. Cédric, adolescent migrant non accompagné, est suivi par Irène de Santa Ana à Appartenances. Cette association propose, en Suisse, une aide spécialisée à des personnes présentant une souffrance psychique en lien avec la migration et/ou un vécu de guerre, de torture ou d'autres formes de violence collective. « Une attention particulière est accordée à la culture d'origine des patients, à leur vécu migratoire, ainsi qu'à leurs conditions de vie en Suisse. »

Pendant huit ans, Cédric et Irène de Santa Ana vont se rencontrer régulièrement. Un suivi au long cours qui permet Appartenances, qui n'y met pas un terme à l'obtention de la majorité, contrairement à nombre de structures européennes.

À moins que tout ne commence par l'arrivée de Cédric en Europe, les demandes d'asile refusées. Ou son emprisonnement en Afrique, la mort de son père, de sa soeur, de sa mère. Voire quand il a été nommé à l'âge de sept jours, fêté à sept ans. Quand il s'est mis à rêver, quand il s'est mis à y réfléchir et à en parler. Une certitude, pourtant: *Je suis au pays avec ma mère* est né de rencontres puissantes et de longs cheminements.

Et c'est ainsi que ce livre nous accueille, d'un pas lent et décidé, dans la vie intérieure d'un garçon aux rêves vibrants. Les rêves. Pas les papiers ni les politiques migratoires. Pas l'exil, le voyage et leurs traumas. Ni la clandestinité forcée et ses violences, la peur de l'emprisonnement ici ou là-bas. Pas même les comparaisons entre ici et là-bas. Non, les rêves, le fil ténu, incontrôlable, qui tient Cédric d'une seule pièce. Qui nous le rend à nouveau ni migrant ni étranger mais

# JE SUIS AU PAYS AVEC MA MÈRE PAR IRÈNE DE SANTA ANA ET ISABELLE PRALONG



enfant comme nous l'avons été et personne en devenir.

Aux rêves, nous nous sommes tous frottés et tous nous en avons senti la force magique. Ce sont eux qui nourrissent *Je suis au pays avec ma mère*.

« Des histoires comme celle de Cédric, il en existe malheureusement beaucoup d'autres. Mais la sienne est extrêmement singulière par le travail qu'il faisait sur les rêves », explique Irène de Santa Ana. « Il était pris dans une quête existentielle où se croisaient sa construction identitaire au pays [Cédric est peul et musulman par sa mère, chrétien par son père], la perte de sa mère et le refus de l'asile. Il cherchait une explication à ce destin et donc un sens à sa vie et venait au travail en apportant ses rêves. Le suivi de Cédric m'a mise en souffrance en tant que thérapeute. Toutes les requêtes auprès des services en charge des migrations ont abouti à un « non » répété. J'ai eu besoin d'écrire. C'était une nécessité. Je voulais en faire un témoignage. D'abord auprès de mes collègues – c'est pour ça que j'ai choisi d'écrire l'article « Le garçon qui continuait à rêver » dans Tribune psychanalytique. Je voulais leur dire: « Oui, on peut faire un suivi dans ces conditions-là, même un magnifique travail thérapeutique, et c'est important de le faire. » Je voulais aussi témoigner de ces réalités traversées par les jeunes comme Cédric. Des patients nous font beaucoup avancer dans notre parcours de psychothérapie. Ce n'est pas que j'ai choisi Cédric parmi d'autres pour illustrer mon propos. Non, cela correspondait à une nécessité.

De son côté, Isabelle Pralong se dit « envahie par toutes ces images, ces rêves [...], remplie de l'histoire de Cédric ». Puis elle détaille : « C'est un long processus qui se met en marche pour moi. Mon intuition première fut de mettre uniquement en images les rêves et d'aménager le texte

autour. Dans mon atelier, je me rends compte que ce sont les rêves d'un tout jeune homme: ils sont précieux, puissants, fragiles. Alors je me bloque, je pense ne pas être à la hauteur. Et Cédric n'est plus là, même s'il a donné son accord. Pour m'approcher de ce matériau si délicat, je fais pas mal de recherches formelles. Je tourne autour. J'utilise bois, tissu, fil, plexi... J'essaie toute sorte de facettes et de points de vue. Au bout de quelques semaines, je commence à bien voir et entendre ce qui est dit dans ses rêves. Je me sens légitime en portant ce témoignage sans me l'approprier. Je choisis alors un dessin très épuré: deux ou trois couleurs maximum, avec de la gouache diluée ou de l'encre. Cette contrainte graphique m'a libérée: mon trait était au service des rêves. »

Chaque rêve a ses tonalités, plutôt sombres, n'était le blanc de la feuille et très présent: marron et bleu, rouge sang et vert épinard, ocre et terre de Sienna... Les couleurs sont sens et énergie. Le rouge jaillit d'un homme menaçant; le bleu emplit les silhouettes insensibles. Isabelle Pralong manie fluidité et matière, mise en case alentie ou elliptique, pour sortir un élément de sa banalité quotidienne et l'emplit d'émotion onirique. « Elle a une finesse intuitive qui convient parfaitement aux rêves », note Irène. « Une fois les rêves bouclés, complète Isabelle, on se rend compte qu'il faut aussi mettre en images les histoires du pays de Cédric, comme de petites charnières dans la structure du livre, et les séances de thérapie sous forme de pictogramme. » Pour rendre sa longueur au temps et leurs strates aux expériences qui ont nourri *Je suis au pays avec ma mère*.

**MARION DUMAND**

**PARU DANS LA REVUE POLITIS N°1572  
DU 10 AU 16 OCTOBRE 2019**

# KOBANE CALLING

## PAR ZEROCALCARE

C'est l'histoire du voyage au Kurdistan, d'abord à la frontière turque, en Irak puis au Rojava (la région autonome kurde de Syrie) de Zerocalcare, bédéiste romain engagé. Grâce à son talent, il nous emmène à la rencontre de cette région, là où on a l'impression d'être « au centre de toutes les contradictions et les conflits du monde globalisé ».

**« Et toi, tu te sens toujours l'idiot du village »**

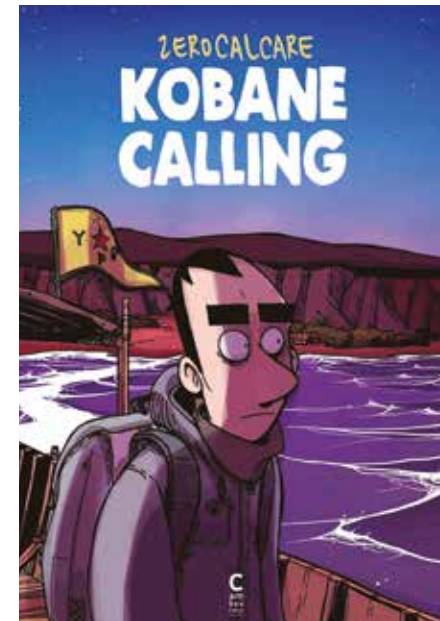
Avec une grande sincérité et beaucoup d'humour, il relate ses états d'âme, ses interrogations personnelles sur le bien-fondé de sa démarche, ses angoisses. Enfant des années 80, il puise dans ses références personnelles pour décrire ses impressions. Chez lui, le douanier surveillant la frontière irako-syrienne prend des airs du méchant dans Ken le Survivant et l'entrée au Centre culturel kurde de Rome a le même effet que la traversée d'une Stargate.

Mais, conscient que personne n'est plus à même de raconter l'histoire d'une région que les gens qui y vivent, Zerocalcare donne avant tout la parole à celles et ceux qu'il rencontre: des combattantes de l'armée des femmes kurdes, des membres du PKK s'entraînant dans les montagnes, des employé-es d'ONG ou les habitant-es qui l'hébergent. Il retranscrit ainsi de manière simple et compréhensible la complexité d'une guerre si souvent dénaturée par les médias et le discours politique et éclaire les

enjeux du combat que les Kurdes mènent pour une société libre et égalitaire.

« Un élément physique sépare l'Irak de la Syrie, à Semalka. Un élément plus concret que toutes les frontières dessinées à la règle dans un bureau. Le Tigre. C'est pas grand-chose, il faut juste le traverser, d'une rive à l'autre. Quand tu descends du bateau, dès que tu poses un pied à terre, tu es en Rojava. Le paysage est le même. C'est le même fleuve, sans rien autour. Il fait toujours 50 degrés. Et pourtant. Quelque chose a changé. »

**ÉLISA TURTSCHI**



**Kobane calling, bande dessinée, Zerocalcare, Les éditions Cambourakis, 2019**

# L'ODYSSÉE D'HAKIM

## PAR FABIEN TOULMÉ

Selon les derniers chiffres du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, 5,6 millions de Syrien-ne-s ont fui leur pays. En presque neuf ans de conflit, la Syrie a perdu plus d'un quart de sa population qui a principalement trouvé refuge dans les pays voisins. Une minorité se trouve actuellement en Europe.

Derrière ces données brutes et implacables se cachent pourtant des histoires singulières qu'aucune statistique ne pourra jamais retranscrire. De ce constat, le dessinateur Fabien Toulmé a tiré *L'Odyssée d'Hakim*, un magnifique roman graphique. L'ouvrage met un visage sur ces hommes et ces femmes contraints de fuir les persécutions et la guerre qui ravage leur pays.

L'idée lui est apparue en mars 2015. Alors que le crash de la Germanwings occupe l'actualité médiatique pendant plusieurs jours, il est frappé de constater que le naufrage survenu au même moment de 400 personnes en Méditerranée est relégué en fin de journal.

C'est dans ce contexte que l'auteur fait la connaissance d'Hakim, un réfugié syrien de 30 ans qui vient de s'installer à Aix-en-Provence avec ses proches. De leurs conversations désarticulées naitront trois volumes – le troisième est en préparation, – retraçant de manière chronologique l'exil d'Hakim, de la banlieue sud de Damas au sud de la France.

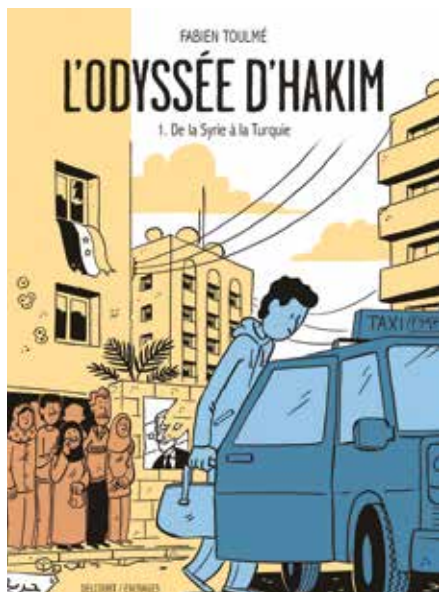
Par son témoignage, le principal intéressé souhaite transmettre à ses enfants l'histoire familiale.

L'un des tours de force de l'ouvrage est de montrer la migration dans toute sa complexité à travers des dessins simples et épurés que les aficionados de *l'Arabe du futur* et de *Persépolis* ne manqueront pas d'apprécier.

Bien que rien ne semble avoir été épargné au jeune Hakim, le propos ne tombe jamais dans le sensationnalisme. Le personnage principal nous fait part avec beaucoup de lucidité des difficultés qu'il a dû surmonter sur sa route mais aussi de ses espoirs et de ses rencontres.

Contrairement aux péripéties d'Ulysse, tout sonne juste dans ce récit empreint de réalisme si bien qu'on s'identifie sans mal aux protagonistes de cette histoire. Dans une Europe en proie au repli identitaire, *L'Odyssée d'Hakim* apparaît comme un remède nécessaire à la déshumanisation ambiante des réfugié-e-s.

**ALEXIS THIRY**



**L'Odyssée d'Hakim, (tomes I & II), Fabien Toulmé paru aux Éditions Delcourt, 2018/19**